

Au creux des ténèbres où sont plongés les souvenirs de ma petite enfance, quelques rares fragments ont été préservés, intacts, et ils se détachent en scintillant délicatement de ci de là, comme une scène de film peut ressortir clairement, tandis que tout ce qui précède ou bien suit aurait disparu. Or j'éprouve une difficulté insoupçonnée à me convaincre que la silhouette de moi jeune enfant qui apparaît dans ces images pareilles à une hallucination, est directement reliée à celui que je suis à présent réellement. C'est à la fois comme si c'était moi, et comme si ça ne l'était pas. Qu'elle me soit intimement liée ne fait aucun doute, mais le lien qu'elle a avec celui que je suis aujourd'hui semble avoir complètement sombré dans l'obscurité. Et en sondant cette obscurité à la recherche de ce lien dont on ne sait s'il a été rompu ou s'il subsiste encore, nous éprouvons les limites de notre propre raison, à laquelle nous nous fions d'ordinaire. L'on en vient à se demander si cette vie d'être doué de conscience n'est pas en vérité une forme de rêve ou d'illusion. Et plus on se demande si ces bribes de souvenirs sont nées de faits ayant réellement eu lieu, ou si elles ne sont pas la remémoration d'images vues une nuit en rêve, des années plus tard, et qu'on aurait projetées sur notre passé, moins l'on y comprend quelque chose. Si nous en venons à douter de cela, ce n'est plus seulement la réalité des souvenirs de notre petite enfance, mais celle de l'ensemble des souvenirs de notre passé qui nous paraît alors douteuse.

Parmi les bribes de souvenirs semblables à des rêves que j'ai de ma petite enfance, ressort dans un halo de lumière la scène d'une nuit d'hiver dans le quartier de Ginza à Tōkyō, vers la dix-huitième année de l'ère Meiji.

Si je me fie à cet extrait de film, j'avais huit ans à l'époque et mes parents m'avaient emmené voir une pièce au théâtre Shintomi-za<sup>1</sup>. Il me semble qu'avant cela j'avais déjà vu quelques pièces en province, accompagné de ma mère, mais c'était probablement la première fois que je voyais une pièce à Tōkyō. De quelle pièce il s'agissait, je n'en ai pratiquement aucun souvenir, si ce n'est que le fantôme de Tomomori, celui du « Moine-soldat Benkei sur son bateau »,

surgissait, et sa silhouette affreusement belle qui tantôt avançait, tantôt reculait, en faisant tourner son fauchard étincelant, est la seule impression nette qui m'en soit restée. C'était très certainement l'acteur Sadanji premier du nom<sup>2</sup> qui interprétait Tomomori. Et sans doute qu'en face de lui c'était Danjūrō<sup>3</sup> dans le rôle de Benkei, mais, étrangement, son image à lui s'est complètement effacée et a disparu. Dans mon cœur d'enfant peut-être avais-je éprouvé une grande compassion ou un sentiment semblable à l'égard du fantôme du vaincu du jour, Tomomori, et ce sentiment est resté profondément ancré en moi jusqu'à maintenant.

J'ai conservé un vague souvenir de ce à quoi ressemblait le restaurant jumelé au théâtre, et lorsque j'y songe je suis saisi par l'illusion de m'être alors glissé à l'époque des Tokugawa pour en observer un recoin à la dérobée.

Après la fin de la pièce, il me semble me souvenir que nous sommes allés flâner en famille jusqu'à Ginza. Puis je crois bien que nous sommes entrés chez un joaillier de l'époque, et mon père a regardé une ou deux montres, ou quelque chose comme ça. Quoi qu'il en soit, le spectacle de cette boutique de joaillerie d'alors est le seul qu'il me soit possible de convoquer à tout moment devant mes yeux sous la forme d'images extrêmement nettes.

La nuit avançait et dans la rue devant la boutique où les passants se faisaient plus rares, un vent sec et froid soufflait. Mon père, la cinquantaine, était assis sur le cadre en bois d'un noir brillant qui ornait l'arrête du plancher à l'entrée de la boutique, et je crois me rappeler qu'il portait une pelisse à col de loutre. Au dessus de sa tête, la flamme de la lampe à gaz prenait la forme d'un poisson en respirant profondément. Un vendeur entre deux âges et plein de tact avait sorti pour les montrer à l'enfant gâté que j'étais et qui avait tout du fils illégitime de ce militaire sur le retour, de curieux jouets importés comme on en voyait rarement à l'époque, et il les avait disposés devant moi. L'un d'eux était un éléphant en peluche confectionné dans du velours gris et grand d'une quinzaine de centimètres à peine, mais lorsque l'on tournait le remontoir situé sur le côté, il se mettait en branle en émettant le son de rouages qui frottaient les uns contre les autres « Vroum ! Vroum ! » et, déployant et repliant avec adresse sa longue trompe vers le haut puis vers le bas, il avançait à vive allure. L'autre jouet était un ours poilu, assis sur ses pattes arrière tendues vers l'avant, et tandis qu'il se mettait à mouvoir le cou et les pattes avant en effectuant une danse qui lui donnait un air cocasse, on pouvait entendre la mélodie charmante d'une boîte à musique surgir de son ventre.

Je m'étais imaginé que mon père allait peut-être m'acheter un de ces jouets, mais les jugeant bien trop beaux et bien trop nobles pour les réclamer en faisant un caprice, je me retins de rien dire, et bien entendu il ne m'en acheta finalement aucun. Ensuite, secoués par les mouvements d'un pousse-pousse, la nuit était fort avancée lorsque nous passâmes la porte de Hibiya, puis le fossé sombre, triste et froid qui longeait le terrain d'entraînement de l'armée de réserve<sup>4</sup>, et nous rentrâmes dans notre maison de Nakarokuban-chō. Je crois même me rappeler que par endroits, dans les ténèbres du sombre Maru no uchi, des lampes à arc se dressaient en hauteur et brûlaient en émettant une lumière d'un mauve éclatant. Je serais bien incapable de dire si à cette époque c'était déjà réellement le cas ou non, mais dans le film de mes souvenirs, c'est ainsi que je le vois.

Ce souvenir d'une nuit d'hiver à Ginza est, sans que je sache pourquoi, imprégné d'une teinte extrêmement sentimentale, et il m'a poursuivi toute ma vie durant. Il y a sans doute à cela une raison profonde, mais quoi que je fasse, je ne parviens pas à extirper de l'univers de ma conscience le moindre indice à ce sujet. Il y eut peut-être un « rayon » pour marquer de son feu sous la forme d'impressions puissantes les seuls faits de ce jour plus particulièrement, mais ce rayon s'est éteint voilà fort longtemps, et il n'a laissé derrière lui pour l'éternité qu'une seule et unique épreuve. On raconte comment les symboles écrits sur un bout de papier laissé par hasard sur un bureau au moment où il perpétrait son forfait se seraient gravés dans le cerveau d'un meurtrier comme s'ils l'avaient brûlé, mais des phénomènes de ce genre sont peut-être bien plus courants qu'on ne le pense. S'agissant des fragments de souvenirs de ma petite enfance, il s'est peut-être produit pour la plupart d'entre eux quelque chose de semblable à ce « rayon », mais cela n'aurait pas été « conscient » sur le moment, et aurait donc disparu de mes souvenirs.

Devenu plus grand, il arrivait souvent que ma mère me raconte combien à l'époque j'aimais monter dans le tramway hippomobile, et comment je faisais en sorte parfois qu'un des étudiants logeant chez nous ou un visiteur m'accompagne exprès pour que je monte dedans. Je peux me remémorer la silhouette triste des deux chevaux décharnés qui, les jours de pluie, avançaient en tirant le chariot peint en donnant du sabot dans l'horrible flot de boue au centre des deux rails, et la façon explosive dont ils lâchaient leur crottin de temps à autre. Était-ce parce que les rails étaient mauvais, ou parce que le châssis était mal équilibré ? La voiture progressait en cahotant, comme si elle faisait des saluts d'avant en arrière. Il me semble que le contrôleur soufflait dans

une corne semblable à celle du marchand de tōfu, mais ce souvenir se mêle peut-être avec celui des simples charrettes bringuebalantes. Peut-être s’agissait-il plutôt d’une clochette, en fait. Mais s’il me semble que c’était une corne, c’est parce qu’au souvenir de ce chariot est liée sans que je puisse l’en détacher une étrange évocation. Celle d’une boîte de biscuits coûteux et de facture étrangère, en fer blanc robuste et munie d’une serrure, dont le couvercle comme les quatre côtés avaient été décorés de dessins peints à l’huile absolument splendides, et qui m’avait été offerte à l’époque par je ne sais plus qui. L’un de ces dessins représentait un paysage de campagne anglaise, où roulait une voiture postale qui avait fait le plein de passagers. Bien qu’il s’agissait d’une représentation de l’Occident vers la moitié du siècle précédent, dans mon imagination, un monde particulier s’élançait à l’intérieur de ce dessin d’une quinzaine de centimètres de côté et aux couleurs magnifiques. Ce monde rare qu’il m’était donné d’entrevoir à travers le couvercle de cette petite boîte à gâteaux, combien il était beau, et combien familier ! Or, même lorsque devenu vieux j’allai voir de mes yeux l’Occident, je ne pus trouver nulle part cet « Occident de mes rêves ». Le couvercle de cette boîte à gâteau fut « la porte verte »<sup>5</sup> de mon enfance. Quoi qu’il en soit, le conducteur de cette calèche postale reliant Londres à Reading<sup>6</sup> portait un haut-de-forme et bien évidemment il soufflait dans une corne. Et c’est ainsi que dans le rêve de mes « souvenirs », la voiture postale et le tramway hippomobile de Ginza se sont complètement fondus l’un dans l’autre, et ont été liés et réunis par le fil – que je ne saurais rompre même si j’essayais – d’une évocation.

Dès l’an 19 de l’ère Meiji, nous quittions Tōkyō pour une lointaine province de la Mer du Sud. Dix années s’écoulèrent et à l’été de l’an 28 de l’ère Meiji je revins à nouveau à la capitale, mais seul, et fus hébergé un bon mois à l’étage de la maison de la famille I., près du restaurant Chikuyō<sup>7</sup>, dans le quartier d’Owari-chō, à Ginza. C’était alors la Guerre sino-japonaise ; mon père avait été mobilisé en tant que réserviste pour l’armée, et tout en travaillant dans la division de l’Armée de remplacement, il demeurait à l’auberge M. du quartier de Hirakawa-chō, dans l’arrondissement de Kōjimachi.

Depuis l’étage de la maison I. ou bien depuis la fenêtre des cabinets du couloir, lorsqu’ils grillaient des anguilles dans les cuisines du Chikuyō, dont une ruelle d’un mètre à peine nous séparait, je pouvais apercevoir le battement des éventails ou entendre leur son, humer les odeurs. Les jours de célébration au temple Bishamon<sup>8</sup> – ou bien portait-il un autre nom ? –, des stands

nocturnes étaient disposés en rangs devant la porte coulissante en treillis de bois de la boutique I. Au comptoir de la boutique, avec le gérant ou le commis, mais aussi avec le jeune S., le fils de la maison, nous nous réunissions, et on se livrait à toutes sortes de jeux ou de discussions. Parmi les jeunes employés de la boutique, nombreux étaient les passionnés de littérature, et il nous est arrivé de faire la critique des œuvres publiées dans ce qui était à mon sens pratiquement la seule revue littéraire pour jeunes lecteurs de l'époque, *Bunko*. Quant au sieur Y., qui était le plus vieux d'entre nous tous et un pur enfant des faubourgs, il se mettait parfois à raconter sans gêne des histoires salaces, et il se faisait finalement expulser sans ménagement par les amateurs de littérature indignés. Jusque vers trois heures du matin, le flot de passants dans la rue principale ne faiblissait pas, et la fumée noire des lanternes à huile tourbillonnait. Quand approchait l'aube, il arrivait qu'un chariot postal s'en vienne du côté du pont de Mihara et fasse tinter son grelot strident. Le monde dans lequel vivait le couple qui me logeait, au fond de la maison, ne me semblait pas si différent que ça de celui de l'époque Tokugawa. L'épouse était née à Edo et elle ne connaissait pratiquement rien de Tōkyō, se contentant de se rendre au temple bouddhique une fois l'an, accompagnée d'une parente originaire d'Otowa. Elle me traitait pour ainsi dire comme si j'étais son propre enfant, mais elle ne comprenait pas ce que je lui racontais, et j'en étais bien ennuyé. Mes histoires étaient difficiles à comprendre, car elles partaient du postulat que mon interlocuteur connaissait tout de mon propre univers.

Le fils de la maison, S., m'emmena dans un théâtre de kabuki de la rue de Tōkyō, du côté de Kyōbashi. En prenant des places en milieu de journée, quand il faisait chaud, il n'y avait parfois pas plus de quatre ou cinq spectateurs. Tandis que Momokawa Jōen<sup>9</sup>, le crâne rasé, muni d'un éventail de théâtre refermé dans un étui de papier, contait la bravoure des généraux samouraï des ères Genki et Tenshō, de jeunes hommes désœuvrés, dans leurs kimonos d'été composés d'étoffes de coton et aux ceintures courtes, appuyaient leur tête sur leur genou, ou prenaient du bout des doigts des sushis dans des récipients en forme de petites barques. Nous nous rendions aussi dans une autre salle de spectacle, du côté de la rue Nishiura. Je pense qu'il s'agissait de Itō Chiyū<sup>10</sup>, mais lorsqu'un conteur d'un nouveau style et qui avait laissé pousser des favoris d'un noir de laque sur ses joues bien qu'il fût encore jeune, nous fit entendre les faits d'histoire de l'époque de la Restauration de Meiji, le hasard voulu qu'il soit question d'un personnage portant le même nom de famille que moi. S. éclata de rire, et comme s'il avait compris lui aussi, le conteur poursuivit son histoire en me fixant du regard, un sourire moqueur aux lèvres.

Nous nous rendions dans les bains publics qui se trouvaient à peu près en face de là où il y a une boulangerie allemande aujourd'hui, dans la rue Nishiura de Ginza. Je ne sais pas si ce sont ceux qui existent aujourd'hui. On voyait souvent des geishas s'y rendre. Elles fardaient de blanc leur cou seulement et laissaient à leur visage, depuis le menton jusqu'en haut, sa teinte oscillant entre le jaune et la couleur pêche, et de voir ainsi les deux pointes de leurs cheveux relevées vers le haut sur leur nuque paraissait étrange aux yeux d'un jeune provincial comme moi. Et puis, les glaces que l'on pouvait dégustait au pâtissier de la rue Higashi-dōri vers le cinquième district, semblaient à celui que j'étais alors quelque chose d'extrêmement rare et bon. Pour moi qui ne connaissais ni le goût ni l'odeur de la vanille, c'était une invitation à la rêverie vers une contrée à l'autre bout du monde, que je n'aurais jamais vue et dont je n'aurais jamais entendu parler. Disposées en boule dans une coupelle de verre aussi petite qu'un verre à liqueur, c'était quelque chose de plutôt coûteux pour le collégien que j'étais, et je n'en mangeais qu'avec modération. Il y avait aussi, près de l'actuel Futabaya une petite échoppe de bouillon de haricot sucré appelée « Hatsune », et son bouillon était selon moi meilleur que celui de chez « Jū ni ka getsu »<sup>11</sup>. Il faut dire que manger était, au même titre qu'assouvir ma soif de connaissances, l'occupation qui me paraissait alors la plus essentielle à l'époque.

La première fois que mon père m'emmena goûter à la cuisine occidentale, ce fut dans un restaurant qui se trouvait à peu près en face de l'actuel Tenkin. Après qu'il m'eut fait manger un drôle de morceau de viande qui avait un goût étrange, il me dit que je venais d'avaler de la langue de bœuf et j'en restais pantois, éccœuré. La seule chose qui me parut bonne ce jour-là, ce furent le gâteau et le café, en fin de repas. Il me semble que c'est aussi vers cette époque-là que mon père m'emmena déjeuner chez Matsuda. Ce dont je me souviens sans trop savoir pourquoi, c'est que sous le couvercle du bol contenant un flanc à l'œuf était restée collée une pincée de gingembre râpé. Et je crois bien que mon père avait saisi cette occasion pour se lancer dans une grande comparaison entre la cuisine de Tōkyō et celle de la province.

On était à l'apogée du tabac Tengu, et j'ai le souvenir d'avoir vu M. Matsuhei<sup>12</sup> des tabacs Tengu de chez Iwaya dans ses vêtements rouges et qui pressait à vive allure sa voiture à cheval. Sur la façade de sa boutique, un masque de Tengu d'un rouge profond pointait son énorme nez au-dessus de la rue, et ça avait assurément quelque chose d'oppressant pour le jeune homme fêré de littérature et plutôt chétif que j'étais. Matsuhei était un capitaliste et un exploitant, certes, mais

son esprit combattif et son goût pour la couleur rouge le rapproche de ceux qui participent au mouvement prolétarien actuel. Néanmoins, par la manière dont il a rejeté les tabacs Pinhead ou Sunrise<sup>13</sup> pour faire de la propagande pour le tabac de production japonaise, il fut aussi une sorte de fasciste. C'était assurément l'homme nouveau d'une nouvelle époque.

À la boutique à l'occidentale de Kishida Ginkō<sup>14</sup>, d'une élégance d'un autre temps, S. se rendit pour acheter de la pâte dentifrice, mais apparemment il se serait mal fait comprendre, et ce blanc-bec de vendeur lui aurait rapporté en ricanant un drôle de petit capuchon en caoutchouc, et je me souviens comme il me raconta cela d'une manière terriblement comique. C'est que S. mangeait ses mots, et il avait la manie de dire les choses avec une timidité extrême. Je me demande si le jeune Kishida Ryūsei encore tout enfant ne trottinait pas devant le magasin à cette époque.

Il y avait aussi en ce temps là la halle au bord du pont de Shinbashi. C'était en quelque sorte des boutiques qui s'étaient rassemblées comme en un tissu cellulaire, et pour ainsi dire l'anti-version des grands magasins du futur, ou tout du moins leur embryon, mais puisqu'il s'agissait en fin de compte d'un rassemblement de boutiques semblable à une ruche ou un amas de corail, ils n'auraient sans doute pas rencontré le rejet que connaissent aujourd'hui les petits commerces. Quoi qu'il en soit, c'était l'endroit le plus pratique pour un provincial qui souhaitait fureter à la recherche de cadeaux souvenirs à rapporter chez lui. Et lorsque j'y réfléchis, à présent que la totalité des habitants de Tōkyō sont des « provinciaux », il n'y a rien d'étonnant à ce que les affaires des grands magasins tournent bien. Il n'y a plus guère que quelques rares tokyoïtes véritables pour éprouver une certaine fierté à exiger des étoffes teintes provenant de chez Chikusen<sup>15</sup> ou des soques de bois de chez Iseyoshi<sup>16</sup>, et rien d'autre. Il est vrai toutefois qu'il n'y a que quelques rares produits qui aient véritablement du « style » parmi ceux proposés par les grands magasins.

À l'été de l'an 32 de l'ère Meiji, j'ai terminé le lycée et je suis rentré à l'université, et c'est pourquoi je suis retourné à Tōkyō pour la quatrième fois. Et pendant les quelques jours jusqu'à ce que j'opte pour une pension à Yanaka, je fus bien entendu hébergé par la famille I., dans le quartier d'Owari-chō, comme précédemment. Même après avoir déménagé à Yanaka, tous les samedis sans pratiquement en manquer aucun, j'allais dormir à Ginza. À cette époque, les tramways hippomobiles d'autrefois avaient déjà été remplacés par des trains ce me semble, mais de l'atmosphère du quartier de « briques » rien n'avait vraiment changé en quatre ans.

Seulement, le collégien que j'avais été portait désormais la casquette carrée de l'étudiant, et l'adolescent S. était devenu un jeune homme et il avait appris en cachette à boire de l'alcool. Depuis que le professeur Sōseki m'avait initié à Kumamoto, je me passionnais pour le haïku et, revenu à la capitale, je me rendais de temps à autre à la cabane de Masaoka Shiki, à Negishi, et c'est sans doute tout naturellement que je fus encouragé dans ma passion créatrice pour la composition de nouveaux poèmes au comptoir de la boutique I.

Le jeune K. qui était alors le plus jeune d'entre nous deviendrait quelques années plus tard un poète de haïku accompli, celui-là même qui tient aujourd'hui sur la rive arrière de Ginza un restaurant de *oden* haut en couleurs où l'on récite des haïku.

Au deuxième étage du Fūgetsu dans le quartier de Nabechō il y avait déjà en ce temps là un salon de thé, dans un recoin duquel on avait installé un vieux piano tout dégingué. C'est là que m'avait emmené S. en me disant qu'il voulait m'offrir « un *manjū* fourré au lait ». En fait de *manjū*, il s'agissait d'un chou à la crème ! Et S. de me gratifier d'un commentaire étymologique sur le mot « chou » qui désignait en français le légume du même nom, à moi qui à l'époque apprenais cette langue en autodidacte !

Les divinités ont voulu que je reste finalement à Tōkyō jusqu'à aujourd'hui, pendant les quelques trente années qui suivirent. Seul le laps de quatre ans que j'ai passés en Occident à compter de l'an 42 de Meiji marque une interruption, mais en mon for intérieur je ne peux que considérer cette période allant de l'an 32 de Meiji à aujourd'hui comme ne faisant qu'une. C'est pourquoi les souvenirs que j'ai de Tōkyō et de Ginza sont répartis en trois périodes de la forme suivante : — — —. Jusqu'où se poursuivra ce dernier trait plus long, je n'en ai aucune certitude. Les premier et deuxième traits sont clairement séparés l'un de l'autre, d'un intervalle d'environ dix années. Mais entre le deuxième et le troisième trait ne se sont écoulés que quatre ans, aussi est-il possible que des événements du début du troisième trait se soient égarés parmi les événements appartenant au deuxième trait et confondus avec eux. La longueur du troisième trait est d'environ trente années, mais certains faits datant de près de trente ans peuvent paraître s'être déroulés il y a très peu de temps, tandis que d'autres, qui sont survenus l'année dernière, semblent remonter à dix ans auparavant. C'est comme si au sein du serpent de mes souvenirs reliés les uns aux autres se produisait un phénomène que l'on pourrait nommer une « convection des souvenirs ».



Le troisième trait a une certaine largeur. C'est parce que dans ce trait est contenue toute mon existence depuis que je me suis lancé dans le monde. Et il s'est créé ce que je pourrais appeler ma propre « ligne de Ginza »<sup>17</sup>, laquelle serait comme composée de fibres extrêmement minutieuses, et ce serait elle qui formerait des liens avec les rêves de Ginza contenus dans les deux premiers traits du passé : — —. Il semble évident qu'à l'intérieur de ces deux traits : — —, Ginza représente une part relativement importante pour ce qui est de mes impressions, et que c'est son influence qui a eu des répercussions particulières sur la vision de Ginza qui fut la mienne durant les années qui suivirent : —. Après le séisme (de 1923), Ginza a presque entièrement perdu sa physionomie de quartier de « briques ». La maisonnée I. qui avait été ma deuxième famille s'était éparpillée depuis fort longtemps, mais jusqu'à ce que la catastrophe survienne, la demeure avait, elle, plus ou moins conservé son apparence d'antan, or à présent même son ombre a disparu, et quant à ce qu'il est advenu du marchand de chaussures que l'on pouvait apercevoir de l'autre côté de la rue depuis les persiennes, je serais bien en peine de dire s'il s'agit du même que celui qui se trouve à présent juste à côté de Mitsukoshi. Il paraîtrait que le marchand de bouillon de haricots lui aussi ait déménagé plus en retrait vers la rue Ura-dōri, mais je ne saurais dire ce qui lui est arrivé par la suite. Même la terre des chemins a été enfouie sous du bitume ou des pierres de revêtement artificielles, et pourtant, sans que je trouve matière à être nostalgique lorsque j'erre dans les environs du quartier d'Owari-chō, c'est comme si j'y recherchais les lieux de mes rêves d'antan.

La vie à la pension du temple de Yanaka était on ne peut plus sombre et morne. Lorsque j'allais dormir dans le quartier d'Owari les samedi, c'en était épuisant nerveusement tellement c'était gai, chaleureux et animé, mais une fois rentré à Yanaka, tout était à nouveau sombre et froid, et il arriva même au beau milieu d'une nuit où tombait une pluie froide qu'aient lieu de tristes funérailles, tandis qu'on contenait les pleurs d'un nourrisson placé dans ce qui ressemblait à un cageot de mandarines. Après six journées passées à me mortifier dans cet environnement pareil à une fosse mortuaire, les lumières du quartier d'Owari-chō où j'allais m'évader ne pouvaient que paraître les plus belles qui soient. Il est probable que les gens qui aujourd'hui flânent dans Ginza soient étreints de toutes sortes de sentiments, mais parmi toutes les émotions que tous ces gens éprouvent, il en est certainement qui ressemblent à celle que j'éprouvai voilà de cela trente ans. Tous au fond d'eux-mêmes doivent ressentir quelque chose comme un vide indescriptible. Alors ils y font quelques petites courses, ou bien ils boivent une tasse de café chaud, et ils ont

l'impression de combler ce vide, fût-ce pour un instant. Mais comme il s'agit d'un vide qui ne se laisse pas combler de si peu, ou bien est-ce parce qu'ils s'en retournent trop rapidement, les lumières du quartier ont tôt fait de leur manquer à nouveau. Nous les hommes qui pour la plupart avons le cœur triste et sombre, nous nous essayons à aimer les autres tout en les redoutant, semblables à des insectes qui cherchent la lumière alors même qu'ils la craignent. Pour autant que je sache, il en est plus d'un parmi les hommes de science dont on pourrait penser qu'ils sont de vrais ermites, qui sans qu'on les en soupçonne apprécient de flâner dans Ginza. Quand j'y repense, c'est plutôt cela qui paraît normal. Les hommes s'épuisant à toutes les compromissions auxquelles ils se livrent quotidiennement, quoi de plus naturel qu'il leur prenne l'envie, dès qu'ils ont un moment de libre, de s'éloigner de leur semblables aussitôt qu'ils le peuvent, pour aller longer les lignes de crête des Alpes, ou se baigner dans les sources chaudes des montagnes, et goûter ainsi à l'insouciance de leurs jeunes années ? Pour ceux dont le cœur est gai et satisfait à satiété, il ne doit rien exister de plus désagréable ni de plus imbécile que de marcher dans Ginza où, dans les rues étroites et oppressantes, les odeurs des gens se mêlent, et il semble tout naturel qu'ils préfèrent étendre librement leurs membres en gonflant leurs poumons de grandes bouffées d'air, tandis que sous leurs yeux se déploie l'immensité d'un paysage de montagnes et de rivières. Le serveur M. du café F., jeune homme féru de littérature, disait souvent ne pas comprendre comment les gens pouvaient se promener dans Ginza, et à bien y réfléchir, je lui donne entièrement raison.

Puisqu'il est question des Alpes, à Ginza aussi des Alpes ont surgi. C'est une tâche fort ardue que de gravir jusqu'à leur sommet les escaliers d'un grand magasin ! Mais par une chaude journée d'été, si l'on parvient jusqu'en haut, à une trentaine de mètres au-dessus du sol, la température y est d'un ou deux degrés plus basse. Au-dessus de nous, rien que le ciel bleu, ou de blancs nuages, et parfois même un avion qui passe. Et certains jours, on doit pouvoir apercevoir le mont Fuji, vers Suruga, ou les monts de la péninsule de Bōsō. Ce serait bien si l'on érigeait une tour de métal à cent vingt mètres au-dessus du toit, et si l'on aménageait une terrasse panoramique à son sommet. On pourrait flanquer chaque côté de cette tour de panneaux publicitaires, ce serait plus efficace qu'avec des montgolfières, et les recettes permettraient d'éponger les frais de construction en un rien de temps. Cela toujours été un désir instinctif chez l'homme que de vouloir grimper en hauteur. Ce désir s'exprime alors même que l'on n'est encore qu'un enfant. Parmi les bribes de souvenirs que j'ai de l'époque des mes quatre ans, alors

que j'étais à Nagoya, ce qui m'a marqué c'est la manière dont je m'évertuais à me hisser vers le haut, en me tordant encore et encore, tentant d'atteindre les lattes de bois d'un *engawa*, dans un lieu qui semblait être une entrée de service menant à une cuisine, je ne saurais dire où. Nombreuses doivent être les personnes partageant des souvenirs semblables à ceux-ci. Si l'on entretient cet instinct, on peut devenir alpiniste. Et tenter d'atteindre le sommet de l'Everest, sans avoir aucun regret, quand bien même l'on doit pour cela y laisser notre précieuse vie. Ainsi, la raison pour laquelle les grands magasins ont du succès, ne réside peut-être pas nécessairement dans leur seul aspect pratique. Et si ça n'est effectivement pas le cas, il est peut-être nécessaire de prendre ce point en considération dans la stratégie que devraient adopter les magasins de détail.

Aux grands magasins alpestres, on accède à chaque fois que l'on en gravit les marches à des « champs de fleurs » que composent de belles choses et de belles personnes. Il n'est pas permis de les cueillir à sa guise ni de les rapporter chez soi, mais le seul fait de les regarder suffit à reposer les yeux. Tout en lorgnant du coin de l'œil un costume à mille *yen*, on peut se contenter d'acheter une cordelette à 20 *sen*, et alors se produira peut-être l'illusion miraculeuse que ce faisant on a acheté un *obi* luxueux. Nous pouvons toujours nous dire que si tous les articles exposés étaient à nous, nous ne pourrions tous les entreposer chez nous, et considérer que nous les avons donc mis en dépôt ici gratuitement, et il est alors aisé de se prendre pour quelqu'un de riche. En cas de besoin, il nous suffirait à n'importe quel moment d'échanger un produit contre une « attestation de dépôt » et nous pourrions l'emporter chez nous. Le seul problème, c'est que cette « attestation » tend à disparaître au moment où l'on en a besoin.

Tout comme dans les Alpes ont lieu des feux de montagne, dans les grands magasins aussi surviennent des incendies. Les feux de montagne se propagent des vallées aux crêtes, ou bien des sommets vers le bas. Par contre, un incendie dans un grand magasin ne flambra jamais en descendant, mais consumera tout en se propageant vers le haut, et donc, du moment que l'on a une échappatoire, il suffit de se diriger vers le bas pour s'en sortir. Si jamais on ne parvient pas à fuir vers le bas, on sera en sûreté si l'on se rend vers un coin rocailleux au sommet de la montagne, où ne pousse aucune broussaille qui puisse brûler. Lors de l'incendie à Shirokiya, il y eut semble-t-il un type extraordinairement imbécile pour effrayer les gens en leur disant que le toit terrasse allait sans doute s'effondrer dans l'incendie, mais un pic rocheux fait de béton armé

ne s'écroulera jamais sous les flammes. Qui plus est, la conductivité de la chaleur y est extrêmement mauvaise, et donc le feu aura beau faire rage une demi journée en dessous, sur le toit terrasse aucun souci de se brûler la plante des pieds au travers de la semelle de ses chaussures. Dans le cas où la fumée se dégageant des fenêtres parvenait jusqu'en haut en formant des tourbillons, il suffirait de coller son visage contre la surface du sol. Cependant, s'il devait y avoir plusieurs milliers de personnes les unes sur les autres, cela serait bien fâcheux, et à vrai dire, si un incendie devait tout à coup survenir dans un grand magasin bondé, les gens se retrouveraient coincés comme des sardines dans les escaliers, et il y aurait un risque d'obstruction. Nous en avons eu la démonstration concrète à plusieurs reprises lors d'incendies dans des cinémas. Dans ces moments-là, ce qui est déterminant c'est l'entraînement des victimes aux catastrophes, mais un tel entraînement est aussi ce qu'il y a de plus difficile.

Un incendie est un phénomène de combustion de matière, qui a donc bien évidemment trait à la physique et à la chimie. Ce phénomène est particulièrement fréquent au Japon. Et pourtant, très étrangement, rares sont les personnes qui étudient les incendies parmi les scientifiques japonais. C'est peut-être lié au fait qu'il n'y a encore aucun endroit dans les universités occidentales où l'on donnerait des cours portant l'intitulé de « science des incendies ». Quoi qu'il en soit, si l'on n'y prend pas suffisamment garde, il est tout à fait plausible qu'un grand magasin devienne le lieu d'un ingénieux assassinat de masse comme il s'en est rarement vu. Non seulement il est rempli de combustible, mais en plus les issues risquent de se trouver obstruées par des gens au moment où l'incendie se déclenchera, et ce sera comme si ces bûches vivantes avaient été placées là pour brûler. Dans le cas d'un incendie de montagne, rares sont les personnes qui se trouvent sur les lieux, et si les dégâts sont la plupart du temps colossaux, il ne s'agit que d'argent perdu.

Vu d'en haut depuis le sommet du grand magasin, le quartier de Ginza et de ses environs présente des anfractuosités extrêmes, comme les alentours de Manhattan, à New-York, observés depuis un avion. La seule différence réside en la hauteur des bâtiments, puisque la plus haute des bâtisses ici correspond à la plus basse là-bas. Ces anfractuosités disparates ont quelque chose de « moderne », que l'on ne retrouve pas dans la monotonie soporifique qui serait celle des avenues de Paris. Si l'on n'y prend garde, elles semblent sur le point de nous percer les yeux. Cela fait aussi penser à un jardin laissé à l'abandon, où se hérissent des herbes folles. Et les hommes

semblables à des fourmis, les voitures pareilles à des insectes semblent tout affairés à la bonne marche de la vie.

Il faut dire que les hauts immeubles surgissent de terre avec une soudaineté extrême. Comme sous l'effet d'un coup de maillet enchanté, ou par la puissance de la lampe d'Aladin, là où on s'y attendait le moins apparaît tout à coup un immense bâtiment. Construire un tel édifice est en réalité un processus qui prend du temps et extrêmement lent, mais c'est comme si le bandeau légèrement sale et miteux qui nous couvrait les yeux jusqu'alors nous était un jour enlevé soudainement. Exactement comme lorsqu'un homme, après avoir étudié assidûment, longuement, et développé ses forces loin du regard des autres, à l'aube d'un jour marqué du destin, montre tout à coup son visage au reste du monde.

Des enseignes au néon se multiplient à tort et à travers ici et là, mais il faut dire qu'elles peuvent être installées en une nuit, à la différence d'un immeuble. En revanche, il suffirait d'une violente averse de grêle fût-ce de quelques minutes seulement pour que la moitié d'entre elles soient complètement détruites sous le déluge. Si ma mémoire est bonne, depuis que les enseignes au néon ont commencé à être à la mode, il ne me semble pas que nous ayons eu une seule averse de grêle notable, mais si des grêlons gros comme des œufs de pigeon comme il s'en forme avec les lignes fluctuantes et à caractère orageux que l'on a vers avril-mai en ce moment, venaient à s'abattre ne serait-ce que quelques instants, Ginza et ses environs deviendraient bien sombres pendant quelque temps. Si l'on pouvait prévoir avec certitude un tel événement dès maintenant, nul doute que l'on assisterait quelque part à une ruée pour faire des stocks de gaz néon. Et même, à défaut d'une averse de grêle, il suffirait qu'un vent violent fasse voler les produits exposés dans les rues et qu'ils viennent cogner ces enseignes pour que le résultat soit le même. S'il se trouvait quelqu'un qui veuille prendre des précautions contre un tel sinistre dès à présent, il n'aurait tout simplement qu'à protéger ces néons d'un grillage métallique, mais apparemment prendre des précautions pour toute chose en vue du lendemain ne semble absolument pas l'apanage de la modernité.

Ginza est peut-être sale après le passage d'une tempête, mais elle offre au matin du Nouvel An un spectacle tout aussi surprenant de saleté. C'est ce que j'ai pu constater aux environs de midi, le premier de l'an de la sixième année de Shōwa, tandis que je décidai de faire un détour par Ginza sur le chemin me menant de parents résidant à Asakusa, vers d'autres parents se trouvant à

Azabu. « Désolé », « lugubre », « dismal »<sup>18</sup>, « trostlos »<sup>19</sup> : j'aurais beau énumérer tous les qualificatifs que je connais, que je ne parviendrais pas à décrire le spectacle qui s'offrait à mes yeux. Aux devantures des petites boutiques de détail d'ordinaire si joliment décorées avaient été fixés des volets de bois datant de Meiji et proprement miteux. Devant les vitrines des grands magasins on avait baissé des persiennes rouillées et rafistolées, quand ce n'était pas des stores couverts de taches. Dans les rues, les stands des rares forains qui avaient été assez braves pour ouvrir le dernier jour de l'année avaient été repliés, laissant derrière eux leurs stigmates, et ce n'était jonchant le sol que papiers sales, bouts de paille, bouts de tout et n'importe quoi pourvu que cela puisse se déchirer en morceaux, morceaux qui s'assemblaient par endroits selon la direction du vent, et formaient des tourbillons empestant la poussière, sous la bise sèche qui soufflait alors à en faire grelotter de froid un mort. Autrement dit, on eût dit l'ignoble maquillage d'une vieille au chignon défait et au fard blanc s'écaillant, qui aurait été présentée à la lumière du grand jour.

A contrario, s'il est bien un spectacle qui ravit l'œil, c'est celui de la ville lumière de Ginza un soir où tombe la neige. Dans les rues où volent, virevoltent et s'accumulent les flocons, les illuminations de toutes sortes sont au paroxysme de leur effet. Et c'est aussi par une nuit de neige que les enseignes au néon semblent les plus belles. Les soirs de neige, Ginza perd l'aspect réel poussiéreux et empestant les gens qu'elle a d'ordinaire et s'enveloppe d'une atmosphère fantastique qui fait vaguement penser à celle des contes de fées. Et c'est jusqu'aux bruits de la ville qui se parent d'une tonalité toute différente de l'accoutumée. Les produits exposés dans les vitrines semblent briller de coloris incroyables. Dans ces moments là, on entre dans un salon de thé lumineux et épuré, et le café bien chaud que l'on déguste assis à une table de marbre à côté d'un poêle chaleureux semble ce qu'il y a de plus approprié pour faire germer cette rêverie fantastique.

Alors, tout comme dans « La petite marchande d'allumettes »<sup>20</sup> que j'avais découverte au collègue dans le *National Reader*, un immense sapin de Noël émerge de la brume pour se dresser haut et étincelant d'une lumière mystérieuse. Et les décorations aux couleurs de toutes sortes, accrochées en mille endroits aux rameaux de ce sapin sont comme chacun de mes rêves du passé, chacune de mes aspirations en l'avenir. Puis, lorsque se mettent à tinter les cloches des temples et à retentir les pétards, depuis la terre comme du ciel s'élèvent maintes voix pour s'écrier « Prosit !

Prosit Neujahr ! »<sup>21</sup> ; le tintement des grelots du traîneau des neiges se fait entendre : « Grelin ! Grelin ! Grelin ! » et à la sérénade entonnée par la fanfare du village, Gretchen<sup>22</sup> paraît à la fenêtre de l'étage. Lorsque mes yeux qui poursuivent des chimères enfantines se posent sur des chocolats présentés sur une étagère de verre, la calèche postale de ma boîte à biscuits qui surgissait dans mes rêves d'autrefois réapparaît, et la silhouette de mes parents, le temps d'un clignement d'œil, et Sadanji interprétant Tomomori se met à danser sur scène, les cheveux en désordre. Et c'est encore à ce moment-là que le goût du café est le meilleur.

Pourquoi donc le café a-t-il meilleur goût les jours où tombe la neige, ou une pluie froide ? Ni les météorologues ni les physiologistes ne savent l'expliquer. Comme l'air est chargé d'humidité et qu'on ne ressent pas une « soif » véritable, peut-être que la sensibilité de notre langue qui n'est pas asséchée devient-elle particulièrement aiguisée ?

Il existe à Ginza un nombre incalculable de maisons où l'on vous servira du café, mais dans chacune d'entre elles le café goûte différemment. Toutefois, les endroits où l'on peut boire un café qui me semble vraiment bon sont extrêmement rares. Ainsi, même dans le quartier de Ginza, à Tōkyō, au Japon, il est des points qui sont bien moins pratiques qu'on pourrait le penser ! Le meilleur café que j'aie jamais bu au Japon, ce fut celui que m'offrit le grand artiste peintre F.<sup>23</sup>, il y a de cela fort longtemps, et dont il m'avait lui-même préparé une tasse, en faisant bouillir de l'eau à l'évier qu'il y avait dans un coin de son atelier sale.

Sans se limiter au café, s'agissant des articles des grands magasins également, malgré la foultitude d'objets qui y sont pourtant exposés, il m'arrive souvent d'être ennuyé car peu d'entre eux correspondent à mes goûts. J'ai beau m'y rendre pour acheter une tasse à café ou un cendrier en remplacement de ceux que j'aurais cassés, les objets récents ont pour la plupart des décorations absolument futiles et qui m'insupportent au plus haut point, et il ne me prend l'envie d'en acheter aucun. Qu'une de mes cravates soit trop élimée, j'aurais beau fureter, prêt à m'offrir le luxe d'en acheter une neuve, malgré la multitude de produits exposés, rares seront les fois où je finirai par tendre le bras en me disant « celle-ci ! ».

C'est peut-être un détail infime et qui n'a aucun sens si ce n'est de prouver le fait que mes goûts sont démodés, mais quoi qu'il en soit ce détail me pousse à la réflexion. Si cela se trouve, peut-être que si on achète un produit dont la tendance est la plus récente et qui nous plaît le

moins, mais qu'on se met à l'utiliser en prenant sur soi, on finira contre toute attente par l'apprécier ? Même des hangars de béton dont on se disait qu'ils gâchaient le paysage, lorsqu'on s'habitue à leur vue, leur laideur se charge d'une poésie toute particulière que n'ont pas les petites maisons. Avec l'habitude, une tasse de café aux motifs de l'ère Shōwa peut devenir plaisante. Mais je n'ai pour ma part pas la patience d'attendre que cela me devienne plaisant, et, comme le disent à l'envi les jeunes d'aujourd'hui, sans doute est-ce là la preuve que ma fin est proche ? Si j'avais la certitude de vivre jusqu'à cent ans, peut-être m'efforcerais-je de m'habituer à des objets que je me serais payé le luxe d'acheter malgré l'horreur que j'en ai. Mais à gravir les Alpes des générations, chacun sait que l'on se brise les os. Peut-être vaudrait-il mieux que je me convainque moi aussi que je vais avoir une vie pour le moins longue et que je me lance dans l'ascension des ravins des Alpes de Ginza, en me disant que je vaudrais tout autant que les jeunes ? Et ainsi, même lorsque j'aurai atteint soixante-dix ans, reclus tel un ermite aux confins paisibles du plus profond des Alpes, guettant la venue d'un printemps paradisiaque depuis le joyeux Salon de quelque auberge providentielle, je puiserai à la fontaine de jouvence ! Le film que je me suis fait de ce « Ginza miraculeux » et qui a débuté alors que j'avais huit ans, jusqu'à quand va-t-il se poursuivre ? À cette question, nul n'a de réponse. Les hommes vieillissent, la Nature se régénère. Depuis l'été de l'an dernier, les saules de Ginza qui par une fois ont caché leur silhouette, laissent à nouveau pendre leurs bras verts et souples dans les rues, mais à la place du tramway hippomobile de mes rêves d'antan, le métropolitain est entré en service cette année, et tout laisse à croire que Ginza ne fera que croître encore et encore, à tous les niveaux. Nul besoin de vivre jusqu'à cent ans : d'ici à ce qu'un aérodrome soit aménagé au sommet des Alpes de Ginza, cela n'est peut-être pas si éloigné que cela. Toutefois, puisque l'histoire de la Nature vient à se répéter, avant la fin du vingtième ou le début du vingt et unième siècle, un grand tremblement de terre ne risque-t-il pas de s'abattre à nouveau sur le Kantō ? Si l'on ne s'y prépare pas dès maintenant, nous ne serons pas prêts à temps. Bien malheureusement, les habitants de Tōkyō ces derniers temps ont bel et bien oublié ce que fut le Grand tremblement de terre, et ils ne font que superposer les unes aux autres toutes sortes de constructions dangereuses qui ne feront qu'amplifier les dégâts si un séisme important survient. Contrôler cela et parer aux urgences devrait être l'une des missions les plus importantes des gouvernants du Japon, le pays des séismes. Malgré cela, il semblerait qu'il n'y ait personne parmi ceux qui de nos jours ont en charge la politique pour s'attaquer au problème des séismes en le liant à la sécurité nationale. Si



les citoyens eux-mêmes ne prennent pas dès à présent les décisions qui s'imposent, les Alpes de Ginza qu'ils se sont évertués à édifier risquent elles aussi d'être réduites en cendres et en un désert jonché de squelettes d'acier. Afin d'éviter les victimes sacrificielles et de prévenir cela, il serait bon dès aujourd'hui d'ériger une stèle à l'entrée de chacun des ponts depuis le pont de Kyōbashi jusqu'au pont de Shinbashi, et de graver sur la plaque de cuivre qui y serait enchâssée une épigramme<sup>24</sup> stipulant : « Attendez un peu ! Vous êtes vous préparés à l'éventualité d'un séisme ? ». Mais comme tous les gens qui passeraient devant seraient à bord de taxis à un yen, cela risque bien de ne servir à rien non plus. Si on installait cette stèle gravée au sommet de la chaîne des Alpes de Ginza, sans doute que cela serait l'endroit le plus efficace pour qu'elle frappe le plus facilement le regard. La seule différence qu'il y a entre l'homme et l'animal réside dans le fait de penser au lendemain ou non. Il m'est avis que s'en soucier ainsi devrait évidemment être un devoir pour les citoyens d'aujourd'hui, eux qui ont connu le désastre du tremblement de terre et de l'incendie de l'an 12 de l'ère Taishō.

(Première publication : deuxième mois de l'an 8 de Shōwa, Chūōkōron ; repris dans la version de poche de chez Iwanami intitulée *Recueil d'essais de Terada Torahiko ; quatrième volume.*)

---

## Notes

<sup>1</sup> Théâtre Shintomi-za : Anciennement Théâtre Morita-za. Le Morita-za ayant déménagé dans le quartier de Shintomi-chō en l'an 5 de Meiji (1872), les mécanismes scéniques ainsi que l'agencement des spectateurs furent renouvelés, et l'an 8 de Meiji, le théâtre fut rebaptisé Shintomi-za. Son directeur était Morita Kan'ya, et de l'an 11 jusque vers l'an 16, 17 de Meiji, parmi les acteurs s'y produisirent notamment Danjūrō neuvième du nom, Kikujirō cinquième du nom, ou encore Sadanji premier. Parmi les dramaturges qui y officièrent, on peut citer Kawatake Mokuami. Ainsi s'y développa le dernier âge d'or du kabuki, que l'on a pu nommer « l'époque du Shintomi-za ». L'établissement a été réduit en cendres lors de la catastrophe de l'an 12 de Taishō.

<sup>2</sup> Sadanji l'ancien : Il s'agit de Ichikawa Sadanji premier (1843-1904). Fils adoptif d'Ichikawa Kodanji quatrième du nom et protégé de Kawatake Mokuami, il a ouvert la voie à de nouvelles œuvres et est considéré avec Danjūrō et Kikujirō comme l'un des acteurs les plus célèbres de l'époque Meiji.

---

<sup>3</sup> Danjūrō : Ichikawa Danjūrō neuvième du nom (1838-1903). Considéré comme un géant du monde théâtral de Meiji, il excellait par sa prestance, sa diction et son éloquence, aussi bien dans les rôles de vedette ou de méchant, que dans les rôles féminins, et que ce soit dans des pièces historiques ou des pièces de mœurs.

<sup>4</sup> Terrain d'entraînement militaire : Désigne l'actuel Parc de Hibiya. À l'époque d'Edo les environs étaient occupés par la résidence d'un *daimyō*, dont Matsudaira Hizen no Kami, mais après la Restauration, celle-ci fut détruite et le lieu devint un terrain d'entraînement militaire. Ce n'est qu'à partir de l'an 36 de l'ère Meiji (1903) que l'endroit devint le parc actuel.

<sup>5</sup> « La porte verte » : ou encore *green door*, expression figée à l'origine incertaine. L'adjectif « vert » est utilisé pour désigner la jeunesse, mais peut-être s'agit-il d'un néologisme de l'auteur.

<sup>6</sup> Reading : Ville située à environ 50 kilomètres à l'ouest de Londres.

<sup>7</sup> Chikuyō : Nom d'un restaurant spécialisé dans l'anguille.

<sup>8</sup> Jours de célébration à Bishamon ou à d'autres divinités : Les jours de célébration à Bishamon avaient lieu tous les jours du mois se finissant par un 5, autrement dit les 5, 15 et 25 de chaque mois.

<sup>9</sup> Momokawa Jōen (1843-1898) : Conteur. Son vrai nom était Sugiura Yōsuke. Né à l'époque d'Edo, il devint le disciple d'Itō Enshin, puis il prit le nom de Momokawa Jōen, premier du nom. Il était très corpulent, avait le crâne rasé, et était réputé pour monter ivre sur scène. Il était doué pour conter la « Vie des cent chats » aussi fut-il dénommé « Jōen aux chats ».

<sup>10</sup> Itō Chiyū (1867-1938) : Politicien et conteur d'épopées. Après avoir été membre du conseil d'arrondissement de Tōkyō, du conseil municipal, puis du conseil départemental, il a appartenu à l'Association des amis du gouvernement constitutionnel et fut élu (par deux fois) au poste de député aux élections de la troisième circonscription de Tōkyō. Parmi ses écrits on peut notamment citer *Saigō Nanshū*, une *Biographie complète d'Inoue Kō*, et une *Histoire de Meiji, envers et endroit*. À la fin de sa vie, il fonde une revue indépendante : « La revue de Chiyū ».

<sup>11</sup> Jū ni ka getsu : Nom d'un magasin de bouillon de haricot sucré qu'il y avait à Ginza Yonchōme.

<sup>12</sup> M. Matsuhei des tabacs Tengu de chez Iwaya : Iwaya Matsuhei (1850-1920), fabricant de tabac, avant que cela ne devienne monopole de l'État à l'époque Meiji. Il a nommé différents tabacs de sa firme « le Tengu rouge », « le Tengu blanc », « le Tengu doré », etc., en utilisant l'appellation « Tengu » pour plus d'une dizaine de sortes de tabacs, aussi parla-t-on habituellement de « Tabac Tengu ». Il eut aussi toutes sortes d'idées novatrices pour faire de la publicité, et il portait une redingote rouge, conduisait une voiture à cheval peinte en rouge et habitait dans sa boutique qui était en briques rouges.

---

<sup>13</sup> Pinhead ou Sunrise : Marques de tabac lancées l'une comme l'autre à Kyōto par la Compagnie des frères Murai, avant que le tabac ne devienne monopole d'État.

<sup>14</sup> Kishida Ginkō (1833-1905) : Journaliste. Il est originaire du département d'Okayama. Il étudia auprès de l'Américain Hepburn et compila un dictionnaire d'anglais. Il fonda également un journal, puis eut en charge l'édition du journal Tōkyō Nichinichi Shinbun. Il fonda par ailleurs l'Alliance de la Culturelle de la Grande Asie.

<sup>15</sup> Chikusen (l'auteur s'est semble-t-il trompé d'idéogramme) : Teinturier fondé dans les premières années de Meiji et qui à l'époque se trouvait à Asakusa, dans le quartier de Kotobuki-chō, mais qui a déménagé à son actuelle adresse de Umayabashi après la Guerre du Pacifique.

<sup>16</sup> Iseyoshi : Magasin de chaussures qui se trouvait à l'emplacement d'origine du pont de Nihonbashi. Il n'existe plus aujourd'hui.

<sup>17</sup> « Ligne de Ginza » : Il existe dans la théorie de la relativité ce que l'on appelle une « ligne d'univers » et l'auteur s'en est peut-être inspiré pour cette expression.

<sup>18</sup> *dismal* (de l'allemand) : Sombre, extrême.

<sup>19</sup> *trostlos* (de l'allemand) : Inconsolable, languissant.

<sup>20</sup> « La petite vendeuse d'allumettes » : Conte d'Andersen. Le *National Reader* était un manuel d'anglais assez couramment utilisé autrefois.

<sup>21</sup> *Prosit Neujahr* : Salutations allemandes pour souhaiter la bonne année.

<sup>22</sup> Gretchen : Prénom féminin allemand. Ce prénom apparaît notamment dans l'œuvre de Goethe.

<sup>23</sup> Le grand artiste peintre F. : Il s'agit vraisemblablement de Fujishima Takeji (1867-1943).

<sup>24</sup> Épigramme : Mot d'esprit, aphorisme.